

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

4 septembre – 31 décembre | 43^e édition



DOSSIER DE PRESSE THÉÂTRE DU RADEAU

Service de presse : Christine Delterme, Carole Willemot
Assistant : Maxime Cheung

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01
c.delterme@festival-automne.com
c.willemot@festival-automne.com
assistant.presse@festival-automne.com

Festival d'Automne à Paris | 156, rue de Rivoli – 75001 Paris
Renseignements et réservations : 01 53 45 17 17 | www.festival-automne.com

THÉÂTRE DU RADEAU

Passim

Mise en scène et scénographie, **François Tanguy**
Élaboration sonore, François Tanguy, Éric Goudard
Lumière, François Tanguy, François Fauvel, Julienne Havlicek
Rochereau
Avec Laurence Chable, Patrick Condé, Fosco Corliano, Muriel
Hélary, Vincent Joly, Carole Paimpol, Karine Pierre, Jean Rochereau
et la participation d'Anne Baudoux
Régie générale, François Fauvel
Régie lumière, François Fauvel, Julienne Havlicek Rochereau
Régie son, Éric Goudard
Construction, décor, François Fauvel, Vincent Joly, Julienne
Havlicek Rochereau, François Tanguy, Éric Goudard et l'équipe du
Radeau
Administration, intendance, Pascal Bence, Leila Djedid, Annick
Lefranc, Franck Lejuste, Martine Minette, Nathalie Quentin, Sonny
Zouania et l'accompagnement de Claudie Douet

T2G - THÉÂTRE DE GENNEVILLIERS

Vendredi 26 septembre au samedi 18 octobre,
mardi, jeudi 19h30, mercredi, vendredi, samedi 20h30,
dimanche 15h, relâche lundi
13€ à 24€ // Abonnement 10€ et 12€

Durée : 1h45

Coproduction Théâtre du Radeau (Le Mans) ; Théâtre National de
Bretagne-Centre Européen Théâtral et Chorégraphique ; MC2,
Maison de la Culture de Grenoble ; Le Grand T, Théâtre de Loire-
Atlantique (Nantes) ; LU-le lieu unique, Scène Nationale de Nantes;
Centre Dramatique National de Besançon-Franche-Comté //
Coréalisation T2G - Théâtre de Gennevilliers, centre dramatique
national de création contemporaine ; Festival d'Automne à Paris //
Le Théâtre du Radeau est subventionné par la Direction Régionale
des Affaires Culturelles des Pays de la Loire, le Conseil Régional des
Pays de la Loire, le Conseil Général de la Sarthe et la Ville du Mans.
Il reçoit le soutien de Le Mans Métropole // Avec le soutien de
l'Adami // Ce spectacle fait partie du projet d'éducation artistique
et culturelle Parcours d'auteurs soutenu par la SACD. // Spectacle
créé le 7 novembre 2013 au Théâtre National de Bretagne dans le
cadre du Festival Mettre en Scène

En partenariat avec France Culture

Contacts presse :
Festival d'Automne à Paris
Christine Delterme, Carole Willemot
01 53 45 17 13

Théâtre de Gennevilliers
Philippe Boulet
06 82 28 00 47

Des textes d'abord, une dérive de textes agencés comme
une tapisserie flamboyante – extraits de pièces, poèmes,
fragments pris dans un mouvement rappelant cette parole,
à l'intérieur de laquelle Michel Foucault aurait souhaité
"se glisser" : "être enveloppé par elle, et porté bien au-delà
de tout commencement possible". Des musiques en écho,
des costumes, des lumières – et un décor à l'équilibre instable,
au travers duquel se faufilent Shakespeare, Molière,
Calderon, Flaubert et bien d'autres, accompagnés de leurs
invités : Beethoven, Schubert, Cage, Xenakis... Une confrérie
de spectres bien vivants, que le Théâtre du Radeau accueille
et fait entendre depuis 30 ans, réagençant leurs voix de
fugues en impromptus : *Coda, Ricercar*, le chantier mené
par François Tanguy n'est qu'un vaste *Passim* – locution
latine désignant l'occurrence d'un mot qui revient en plu-
sieurs endroits.

Ici, le chantier se fait hyper-texte artisanal, espace mental
où naviguent ensemble acteurs et spectateurs ; une zone
faite des bribes de textes qui nous hantent, nous traversent
– flottant selon le libre jeu des associations.

Dans ce théâtre qui a largué toute amarre narrative émergent
des images – de mort, de démesure, d'amour, suivant une
dramaturgie onirique et évanescence. Comme si chaque
texte renvoyait à d'autres, comprenait tous les autres, dans
un jeu de reflets formant un kaléidoscope théâtral. Atelier
hétéroclite, machinerie bricolée où des panneaux glissent,
laissant surgir des acteurs comme arrachés à des tableaux
encore frais, *Passim* déborde de son propre cadre, esquissant
le brouillon de ce que le théâtre pourrait encore être et
faire advenir.



L'Adami gère les droits des artistes-interprètes (comédiens, chan-
teurs, musiciens, chefs d'orchestre, danseurs...) et consacre une par-
tie des droits perçus à l'aide à la création, à la diffusion du spectacle
vivant et à la formation professionnelle continue des artistes.

ENTRETIEN

FRANÇOIS TANGUY

Passim nous plonge dans un océan de textes appartenant à des styles, des époques, des genres hétérogènes : comment cette tapisserie a-t-elle été composée ?

François Tanguy : Personnellement, je n'appellerais pas cela des textes. Plutôt des fuseaux... des fuseaux qui traversent des corps. Enfin, je dis "fuseaux" parce que le mot m'est venu. Ce n'est peut-être pas la qualification exacte. Ce sont aussi des sites : sites des corps qui les traversent et qui en sont traversés... ce corps qui profère ou qui est agi par les mots. Tout est affaire de contraste... il s'agit de produire un parcours... tenter de creuser l'intervalle entre l'objet du dire et ce qui tente de se déplacer entre... ce qui veut se frayer un chemin, qui s'affirme dans l'acte de proférer... faire en sorte qu'il ne soit pas l'objet d'une signification... Mais bon, tout ça, cela reste du verbiage. Pour moi, seul l'acte compte, pas le commentaire qui nous fait tomber dans des pièges dialectiques : est-ce que c'est désincarné ou pas... est-ce que c'est abstrait ou concret... Dès qu'on commence à commenter, on crée des ellipses partout...

Vous essayez de déprendre la théâtralité d'une signification, d'un sens surplombant – qui serait celui de l'auteur, du contexte, des personnages ou de la dramaturgie ?

François Tanguy : L'acte même, la théâtralité bute précisément là-dessus : il faudrait faire sens de quelque chose qui ne pourrait avoir lieu si on ne le mettait pas en scène... Bien sûr, on peut rapporter tout cela à des correspondances, des analogies... mais c'est du domaine de la perception... ce sont des flux qui se relient... Il reste à creuser l'intervalle, de telle sorte que cet événement qui procède de ce qu'on appelle la "scène" n'occupe pas la place, n'envahisse, n'emplisse pas... mais désoccupe, désengage, pour dégager la possibilité à ce que le renversement soit lui-même d'une certaine manière le protagoniste...

Du coup, au-delà de la question du sens des textes où des associations qu'ils convoquent, comment travaillez-vous – de manière presque "artisanale" ?

François Tanguy : L'important, c'est qu'il n'y a pas de préalable. Nous ne nous disons pas : "on va commencer par là, puis passer par là... on va prendre tel fragment, et le coller avec tel autre"... On va à la rencontre... on fait se rencontrer, par incidence, par nappes... des événements... Cela ne procède pas nécessairement de la matière de tel fragment... d'autant plus qu'il est détaché de son contexte relatif... Il s'agit d'y infliger une directionnalité qui à chaque fois essaie de s'en déprendre.

Je ne veux pas dire que ça arrive par hasard... et que tout ça flotte... comme des blocs qui naviguent à la dérive... Ce n'est pas un espèce d'aléatoire ouvert à tout. Il y a une conduction qui se fait, entraînée par le processus. Après, encore une fois c'est la perception qui les superpose, les met en rapport... encore que... mettre en rapport oui – mais par rapport à quoi ? Parfois, on va saisir un mot au vol et il va construire une agrégation... essayer de retenir,

d'affermir... un éclat, à tel instant... Mais on ne peut pas dire que parce qu'on a entendu ça – là, quand on y est – il va falloir le mettre en écho avec un autre rebondissement... Dès qu'une chose rentre, se fait entendre – dans l'instant, on ne s'en aperçoit pas forcément... mais il y a la durée. Et c'est parfois d'ailleurs un piège. Quelque chose comme une signification, un signifiant, peut venir s'insérer et organiser la durée... donner lieu à des scènes qui se succèdent... C'est très difficile de casser cette logique des scènes... Il faut réussir à rester dans l'intervalle.

Au fond, c'est le tout organique des corps, du décor, des mots, de la musique qui permet de tenir à distance cette découpe du sens, des scènes ?

François Tanguy : Oui, tout au moins de l'ébranler. Il faut rester en alerte... Là encore, cela ne peut être décrit comme une visée préalable : « il faudrait faire ceci ou cela afin de casser le mécanisme ». Ça arrive par « voie de fait » on va dire.

"Ce qui reste", ce sont les textes qui s'imposent, à force de durée, de répétition ?

François Tanguy : Il faut qu'il y ait de la résistance, afin que cette ouverture, cet écart se maintienne – ce qui n'est pas le cas de toute matière... même si elle peut être très attractive en tant que telle. On peut opérer une réappropriation des propriétés inductives des signifiants par exemple... de la situation dans laquelle ils sont pris, du référent, etc. C'est une manière de recoaguler... dans l'éventualité où cela puisse se dilater, ailleurs... Enfin... ailleurs, pas un ailleurs lointain, mais un ailleurs là.

En navigant entre ces textes, on ressent leur intensité propre, mais on a beau en connaître certains, on se retrouve malgré tout en face d'éléments tout à fait nouveaux... inouïs...

François Tanguy : Oui, ou des situations prises à la renverse... On peut reconnaître une scène du *Roi Lear*... mais dans la reproduction synthétique de la scène du *Roi Lear* en tant que c'est cette scène là, et que c'est le *Roi Lear*, et que c'est cette forme de théâtralité – on peut rencontrer, et traverser une question... une tripartition fictive de l'espace de la représentation... Cela ne peut arriver que si ce n'est pas le résultat d'une décision. Ça rentre par effraction... comme la plupart des choses adviennent les unes par rapport aux autres par effraction... Et tout en étant en même temps, comme à la limite – il faudrait dire à l'heure indue – brodées, rebordées par des lignes qui semblent s'associer à des mouvements...

On peut repérer malgré tout des nœuds, autour desquels ces textes se rencontrent : la mort, le choix, la solitude, la mort, l'amour... Est-ce que ces "thèmes" correspondent à des obsessions ?

François Tanguy : La mort, l'amour... ce n'est sans doute pas plus obsessionnel que ce qui traverse nos corps... C'est une forme de déflagration... Il faudrait plutôt jouer

– sans s'en rendre compte très bien – de l'hybridité de toute représentation... Et l'hybridité ce n'est pas vraiment l'hybris... c'est plutôt une forme de décalage qui se fissure... Il faut amener à chercher les failles... pour sortir... s'en sortir...

Comment travaillez-vous à maintenir cette faille ouverte, afin de ne pas laisser les mécanismes classiques de la représentation reprendre le dessus ?

François Tanguy : Ce que je dis, ce n'est pas pour faire les malins ou les originaux. Il faut que cela corresponde au minimum à un élan... Pour remettre tout ça en ordre et faire une scène correctement... encore faut-il pouvoir et savoir le faire – et vouloir... ce qui est tout à fait légitime je ne le nie pas. Mais pour moi, il est impossible d'y trouver une quelconque nécessité. Je ne pourrais pas vraiment décrire comment il pourrait en être autrement... seulement c'est comme ça... Pour moi l'anomalie c'est de faire théâtre...

Et je ne dis pas cela pour régler des comptes non plus... Ce n'est pas une bagarre ostentatoire. Ce serait encore pire, si il y avait une prétention à faire croire qu'on se positionnerait contre... qu'il y aurait quelque chose à repousser. Que cette manière de faire correspondrait à un autre tremplin, un autre essor. Ça ne se pense pas comme ça du tout... je ne sais même pas si ça se pense. Sauf que dans le mouvement, il faut bien buter... rebuter... et toucher ces zones... d'un "se faisant" et pas d'un "déjà fait".

Dans ce rassemblement de fragments, on retrouve plusieurs textes d'auteurs italiens, notamment Arioste et Le Tasse, qu'on a rarement l'occasion d'entendre sur scène. Est-ce qu'ils ont une place particulière dans la composition générale ?

François Tanguy : Dans leur étrangeté oui. D'autant qu'on les entend en langue originale, qui n'est pas l'italien moderne. C'est une langue qui dans son baroque a fait sauter des tas de choses. Alors bon il y a là quelque chose d'une acuité qui a du mal à se confondre avec une récitation. Elle porte quelque chose de déclamatif, peut-être... l'appareillage d'une théâtralité mais... dans son étrangeté... dans son *étrangèreté*... c'est de la matérialité... Je crois d'ailleurs qu'on pourrait se contenter de ça... de cette matérialité. Avec l'idéalité en embuscade... planquée... diffusant par émanations suggestives des restes qu'on ne pourrait pas dire et exprimer autrement...

A la fin apparaissent également les voix de Ezra Pound et de Paul Celan. Qu'est-ce qui se joue pour vous dans le fait de laisser résonner la voix fantomatiques de ces auteurs ?

François Tanguy : L'important n'est pas que le poème soit *Todesfugue*... c'est la voix elle-même, celle de Paul Celan... C'est ce déchirement... qui passe dans la voix de Paul Celan... Il y a là un espèce de leg... Un hommage aussi : à

un champ poétique, à la description d'un état de poétique qui correspond à une opération interne. La langue s'énonce dans cet écart... l'action étant dans la voix même... C'est à la fois un hors-champ et un champ qu'on plante dans le temps, dans la temporalité immédiate. Pas un lointain ou un haut-lieu – mais un glissement, là, à la crête...

Les extraits musicaux utilisés semblent intervenir selon la même logique de décentrement et de refus du commentaire que les textes. S'agit-il pour vous d'une autre forme de "site" ?

François Tanguy : Effectivement, les musiques ne commentent pas... elles écartent le sens... A certains moments on pourrait dire que des similitudes peuvent s'établir, une ambiance s'installer... mais c'est avant tout pour décoller... continuer à décoller les matières les unes des autres, même si elles cohabitent à la surface... Ça ne constitue pas non plus une langue – même parallèle... C'est plutôt un frottement... Et en même temps curieusement la langue est comme chargée par le fait musical d'un pathos qui forme un trait... Ce qu'on pourrait appeler le pathos des corps... une part exclue en apparence du mouvement... qui n'est pas la simulation d'un état... mais plutôt des biseaux... qui taillent...

Là encore, il n'y a aucun préalable. Tout est à l'intérieur des segments, formant l'activité du cycle sonore, comme une multitude de superpositions... Ce n'est jamais, ou très rarement des continuités... et quand ça l'est, c'est comme si c'était un écart... enfin un écart : des paradoxes plutôt.

L'insistance sur le fait qu'il n'y ait "pas de préalable" me fait penser à l'image d'un feu dans lequel vous jetteriez au fur et à mesure des matériaux... Comme une sorte de combustion permanente.

François Tanguy : Dans ce mouvement, quelque chose est emporté oui... Quand on enlève le "s" de signification, il reste "ignification"...

Propos recueillis par Gilles Amalvi

BIOGRAPHIES

THÉÂTRE DU RADEAU

Le Théâtre du Radeau a été créé au Mans en 1978. François Tanguy en devient le metteur en scène en 1982. En 1985, la compagnie s'installe de manière apparemment provisoire, dans un petit espace d'une ancienne succursale automobile, rue de la Fonderie. Aménagée pas à pas dans son ensemble architectural, en une dizaine d'années, La Fonderie ainsi nommée, prend forme et devient lieu d'hospitalité, de fabrique, de rencontres aussi.

Parallèlement, depuis 1997, les créations de François Tanguy sont mises en œuvre dans un espace situé en dehors de la ville, la Tente; et si elles ne s'achèment pas d'une année sur l'autre, (15 depuis *Dom Juan* en 1982), c'est parce que le temps d'élaboration peut aller de 4 à 6 mois, dans un agencement qui met jour après jour, la recherche de tous les matériaux en contemporanéité les uns avec les autres : espace, lumière, son, fragments de textes, acteurs, sans préalable textuel ou thématique.

lafonderie.fr

Le Theatre du Radeau et Francois Tanguy au Festival d'Automne à Paris :

1987	<i>Mystere Bouffe</i> (Théâtre de la Bastille)
1989	<i>Fragments forains</i> (Théâtre Gerard Philipe)
1991	<i>Chant du bouc</i> (Théâtre de la Bastille)
1994	<i>Choral</i> (Théâtre de la Bastille)
1996	<i>Bataille de Tagliamento</i> (Théâtre de Gennevilliers)
2005	<i>Coda</i> (Odeon – Théâtre de l'Europe)
2008	<i>Ricercar</i> (Odeon – Théâtre de l'Europe)
2011	<i>Onzième</i> (Théâtre de Gennevilliers)



43^e édition

www.festival-automne.com

FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS
2014

4 SEPTEMBRE – 31 DÉCEMBRE

Festival d'automne à Paris | 156, rue de Rivoli – 75001 Paris
Renseignements et réservations : 01 53 45 17 17 | www.festival-automne.com